

La présence du malais dans la langue et la littérature khmères

KHING Hoc Dy
Laboratoire Sedet CNRS-
Université Paris7

Les habitants de l'île de Java et du monde malais ont entretenu des relations avec des Khmers depuis le IX^e siècle. A ce propos G. Coedès a noté: "Quoiqu'il en soit, ce fut pour libérer le Cambodge de la suzeraineté de Java que, au début du IX^e siècle, le fondateur de la royauté angkoriennne qui se rattachait aux anciennes dynasties, notamment à celle de Cambhupura, revint de Java où il se trouvait à la suite de circonstances inconnues, exil volontaire ou captivité."¹ Le mot *javā* est attesté dans des inscriptions lapidaires depuis le Xe siècle². Ce nom, dans des textes en vieux khmer, désignait Java aussi bien que le monde malais dans son ensemble³. En khmer moyen (XV^e-XIX^e siècles) et moderne, ce mot devient *javā* qu'on prononce /cwie/ qui signifie "Java; Javanais ou Malais".

Toutefois dans le corpus des romans classiques (XVII^e-XIX^e siècle) apparaît un autre mot, *khaek*, pour désigner également le Malais et sa contrée⁴. Ce nom qui est d'origine siamoise, signifie "invité, visiteur; personne venue d'Inde, Pakistan, Moyen-Orient, Malaisie, Java..."⁵. En khmer moderne, il se traduit par "le Malais ou la population musulmane".⁶

Le mot *javā* est passé dans le vocabulaire du khmer moderne pour désigner tout ce qui est originaire de Java ou de Malaisie.

¹G. Coedès, *Les peuples de la péninsule indochinoise*, Paris, Dunod, 1962, p. 95, cf. même auteur, *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, Boccard, 1964. Se fondant sur les sources épigraphiques, G. Coedès montre que Jayavarman II (802-850) vint de Java et installa sa capitale sur le mont Mahendra (Phnom Kulên). Selon ce savant, Java est l'île de Java actuel. Par contre Tatsuo Hoshino (*Pour une histoire médiévale du Moyen Mékong*, Bangkok, Editions Duang Kamol, 1986, 283 p.) a localisé Java plutôt dans le Moyen Mékong. Mais de toute façon, je maintiens la thèse de G. Coedès qui est bien plus explicite que celle de Hoshino. En ce qui concerne les littératures cambodgienne et chame, il faut voir A. Cabaton, "Rapport sur les littératures cambodgienne et chame", Extrait des *comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1901, p. 64-76.

²Cf. G. Coedès, *Inscriptions du Cambodge*, vol. VI, K. 165, Paris, 1954, p. 136: 39 et vol. VII, p. 130:16

³Cf. S. Pou, *Dictionnaire.Vieux khmer-Français-Anglais*, Paris, Cedoreck, 1992, p. 186.

⁴ *Antàp' noh senà khaek kàn' selo spaek nùv tàv kùn sràl riàrà* (« Derrière eux des soldats malais prenaient des piques et des épées qu'ils faisaient tourner fièrement ». *Bhogakulakumàr*, texte khmer, édition présentée et annotée par Khing Hoc Dy, Paris, Pierres d'Angkor, 1987, p. 145, strophe 958 (ré-édition à Phnom Penh, Editions Angkor, 2004); cf. Khing Hoc Dy, *Bhogakulakumàr, roman en vers du début du XIX^e siècle (traduction, notes, étude)*, Paris, Pierres d'Angkor, 1987, p. 172, strophe, 958 (édition revue et corrigée à Phnom Penh, Ed. Angkor, 2006, 334 p., ayant pour titre: *Un auteur cambodgien et son œuvre : Le Bhogakulakumàr du poète Nan (fin 18^{ème}. début 19^{ème} siècles)*, IBSBN-13 :978-999.50-59-19-4); E. Aymonier, *Textes khmers*, Saïgon, 1878, p. 274; *Lpoek Angkor Vat*, préfacé et édité par Khing Hoc Dy, Paris, Pierre d'Angkor, 1985, p. 41. (ré-édition à Phnom Penh, Editions Angkor, 2006)

⁵Cf. Mairy R. Haas, *Thai-English Student's Dictionary*, 1964, p. 69.

⁶"Malais (siam); Turc". S. Tandar, *Dictionnaire cambodgien-français*, Phnom Penh, Albert Portail, 1935, p. 475.

Par exemple:

- *āc(m) jvā*: litt. "excrément de Malais"; ce terme désigne un extrait solide du gambier que les Khmers mâchent avec de l'arec et du bétel;
- *cek jvā*: litt. "bananes des Malais"⁷; sorte de bananes aux graines "avortées";
- *ṭamlūñ jvā* litt. "patate des Malais"; patate douce;
- *sāc' jvā* litt. "la chair des Malais"; autre expression pour désigner l' *āc(m) jvā* cité *in supra*;
- *sampūr jvā*: litt. "teint des Malais"; peau brune;
- *santaek jvā*: litt. "haricot des Malais"; haricot long;
- *sgar jvā*: litt. "tambour des Malais"; tambour long à deux membranes dont la forme ressemble au tambour malais et javanais.

En ce qui concerne le nom *khaek*, beaucoup plus récent que *jvā*, il est rarement utilisé pour désigner des objets. On le trouve cependant dans l'expression *klañ khaek*⁸: ce terme est synonyme de *sgar jvā*.

En ce qui concerne la langue, le vocabulaire révèle un certain nombre d'emprunts ou des contacts avec le malais:

Dans des inscriptions en vieux khmer, on trouve le mot *teñ* qui désigne un titre honorifique à l'époque angkorienne:

-*teñ mā ta anak khloñ kaṃsteñ srī rājapativarmma* (K. 257, Xe siècle, Inscriptions du Cambodge, IV, 143: 41),

-*teñ hyañ jā svāmi loñ ājuna* (K. 72, Xe siècle, Inscriptions du Cambodge, VI, 114: 9)⁹.

Le mot *teñ* existe également dans le vocabulaire malais, *tengku*, qui est un titre de noblesse. En vieux khmer *kaṃrateñ* désignait "le seigneur, le maître" ou le titre d'un haut dignitaire ou d'un prince. Le titre de roi employé de l'époque angkorienne, *kaṃrateñ kaṃtvan añ* apparaît dans l'inscription K. 956 datée du Xe siècle. Selon G. Coedès *khaṃtvan* était d'origine javanaise parce qu'il était appliqué à Sūriyavarman I qui a eu des relations avec Java¹⁰.

Un mot malais, *kampung*, qui signifie "village, hameau, bourgade"¹¹, est très utilisé dans le système de division territoriale du Cambodge. En khmer moderne, prononcé/*kampung*/ ou /*kampong* # *kompong*/¹², peut se traduire par "rive habitée, quai,

⁷La souche pourrie de ce bananier est employée pour les soins de furonculose. M. A. Martin, *Introduction à l'ethnobotanique du Cambodge*, Paris, CNRS, 1971, p. 165.

⁸D'après le dictionnaire de l'Institut Bouddhique, ce terme qui vient du thaï, signifie "tambour malais ou javanais" que les Khmers de l'époque ancienne dénommait *sgar jvā*, *Vacanānukram khmaer*, Phnom Penh, Institut Bouddhique, 1967, p. 89.

⁹Cf S. Pou, *op.cit.*, p. 219.

¹⁰Cf S. Pou, *op.cit.*, p. 88.

¹¹P. Labrousse, *op. cit.*, p. 351.

¹²Ce terme, selon S. Pou, est attesté dans des inscriptions dès le IXe siècle (K. 324): *kaṃvuñ* (<*kvuñ*) qui signifie "qui est bombé, élevé; le sommet, faite", *op. cit.*, p. 90. Mais d'après Long Seam, ce mot est tout à fait khmèr parce qu'il est attesté dans des inscriptions depuis le VIIe siècle (K. 9): *kaṃvañ* vient *kvuñ* (K 855): "sommet, faite; qui est haut, élevé, bombé..." par exemple: *sre ai kaṃvañ* (K 726), *jeñ kaṃvañ* (K 9), *kaṃvañ khtār* (K 421). Il a découvert une dizaine de toponymes qui portent le terme *kaṃvañ*: *kaṃvañ taṃrya* (K 183), *kaṃvañ tvañ* (K 516), *kaṃvañ vryañ* (K 206), *kaṃvañ*

débarcadère, embarcadère, port". Quatre importantes provinces cambodgiennes portent ce nom:

- Kompong Cham (litt. "port des Cam),
- Kompong Chhnang, (litt. "port des marmites"),
- Kompong Speu (litt. "port des caramboles ou des caramboliers"),
- Kompong Thom, (litt. "grand port").

Une région maritime du golfe du Siam, où l'on a construit un port international, porte également ce nom: Kompong Som, (litt. "port des plantes *som*"¹³), alias Sihanoukville.

Ce mot est employé pour désigner plusieurs districts qui se trouvent au bord de l'eau. Voici quelques exemples:

- Kompong Chen (litt. "port des Chinois"): dans la province de Kompong Thom;
- Kompong Luong (litt. "port royal"): dans la province de Kandal et dans la province de Pursat;
- Kompong Siem (litt. "port des Siamois"): dans la province de Kompong Cham;
- Kompong Svay (litt. "port des manguiers"): dans la province de Kompong Thom;
- Kompong Trabèk (litt. "port des goyaviers"): dans la province de Prey Veng;
- Kompong Tralach (litt. "port des courges cireuses): dans la province de Kompong Chhnang;
- Kompong Trach (litt. "port des plantes *trāc*"¹⁴): dans la province de Kampot;
- Kompong Tram ("port-étape")¹⁵: dans la province de Kompong Speu.

Il existe encore d'autres termes empruntés au malais qui désignent certains instruments de musique originaires du monde malais, objets usuels, fruits ou animaux.

Ainsi, au XVII^e siècle, un roi khmer nommé Rāmādhīpatī 1^{er} (Cau Bañā Cand), se maria avec une jeune Malaise et se convertit à l'islam¹⁶. A partir de ce moment, ce souverain "ordonna aux dignitaires et à tous les grands mandarins de porter une tunique longue, de prendre suspendue à la main une boîte d'arc et de porter un kriss pour aller saluer le roi pendant les jours solennels"¹⁷. Pendant ce règne, *krīs*¹⁸ devint un des emblèmes du pouvoir politique et de la puissance magique. Le kriss offert par le chef

acās (K 726), *kaṃvañ ryyap* (K 88), *kaṃvañ tadiñ* (K 105). Long Seam, *Sthān nām vidhyā (Toponymie)*, Kambujasuriyā, 1996, n° 2, p. 42-70 ; voir également Long Seam, *Vacanānukram khmaer purān (Dictionnaire du khmer ancien)*, Phnom Penh, Printing House, 2000, p. 105.

¹³*Daemonorops* sp. (Palmier).

¹⁴*Dipterocarpus intricatus* (Diptérocapacées). M. A. Martin, *op.cit.*, p. 69.

¹⁵S. Lewitz, "La toponymie khmère", *BEFEO*, LIII, 1967, p. 403.

¹⁶ Cf Kersten, Carool, " Cambodia's Muslim King : Khmer and Dutch Sources on the Conversion of Reameathipadei I, 1642-1658 ", *Journal of Southeast Asian Studies*, 37(1), février 2006, p. 1-22. Pour une réflexion plus large sur l'islamisation dans la basse vallée du Mékong : Manguin, Pierre-Yves : « L'introduction de l'Islam au Campā », *BEFEO* LXVI, 1979 : 255-287 & Abdoul-Carime, Nasir : « Notes de synthèse sur l'histoire de l'islamisation en péninsule indochinoise », *Bulletin de l'AEFEK*, n° 9, janvier 2006.

¹⁷Mak Phoeun, *Chroniques royales du Cambodge (de 1594 à 1677)*, Paris, Publ. EFEO, 1981, p. 190.

¹⁸Ce mot vient du malais *keris* qui désigne un poignard malais ou javanais à lame sinieuse, kriss. Cf. P. Labrousse, *op.cit.*, p. 397.

religieux malais pendant le rituel de sacre du roi Rāmadhipatī 1er "fut conservé par le groupe des augustes maîtres royaux, les *purohit*, dans le pavillon des augustes *pañcaksetr* jusqu'à aujourd'hui".¹⁹

Signalons d'autres exemples :

- *gan*: "gong"; gong à mamelon ou gong plat;
- *ramanā* tambour à une membrane sur cadre d'une hauteur de 8 cm environ; ce nom vient probablement de *rabana*, mot malais d'origine arabe qui désigne le même type de tambour sur cadre;
- *sralai*: "hautbois"; ce mot vient probablement du malais *serunai* qui désigne également le même type d'instrument de musique (*seruling*: "flûte")²⁰.
- *sāruñ*, en malais *sarung* qui désigne un pagne qu'on utilise presque dans toute l'Asie du Sud-Est; *sarong*.
- *dūren* ou *dhūren* en malais *durian* (<*duri*: "épine, piquant"+ *an* "pourvu de") qui signifie "pourvu d'épines"; fruit comestible très recherché par les Cambodgiens; *durion*²¹.
- *krapī/kabey*: "buffle"²²; en malais *kerbau*²³ qui désigne également le même animal.

Des termes similaires, en khmer et en malais, peuvent être relevés, mais dont l'origine n'est pas identifiée:

- *anak*: "appellatif des personnes; seigneur; monsieur, madame; la personne, l'individu"; en malais *anak /nak/* signifie "enfant; petit (homme), animal"²⁴.
- *mās /mieh/*: "or"²⁵; en malais *mas* qui a la même signification que le khmer.
- *pañ /bang/*: "aîné(e); appellatif d'une personne plus âgée, d'une femme à son mari"; en malais *abang /bang/* également "appellatif (pour un homme plus âgé, d'une femme à son mari); frère aîné"²⁶.

On trouve, en outre, des termes malais dans le vocabulaire du théâtre et des chants:

- *āyañ* "marionnette"; qui provient du malais *wayang* désignant les marionnettes du théâtre d'ombre.
- *tuon*: "monsieur, maître, patron"²⁷; ce mot qui apparaît dans le chant de danse de *chaiyam*²⁸.

¹⁹Mak Phoeun, *op. cit.*, p. 191. Mais certains attributs de la royauté ont disparu entre 1975 et 1979.

²⁰Cf. P. Labrousse, *Indonésien-Français. Dictionnaire général*, Paris, Association Archipel, 1984, p. 774.

²¹Cf. P. Labrousse, *op. cit.*, p. 202.

²²Ce mot figure dans des *Inscriptions du Cambodge* depuis le Xe siècle (cf. G. Coedès, VI, K. 192, p. 129 et K. 168, p. 168).

²³Cf. P. Labrousse, *op. cit.*, p. 394.

²⁴Cf. P. Labrousse, *op. cit.*, p. 25.

²⁵Ce mot figure dans des inscriptions du vieux khmer et du vieux javanais; cf. S. Pou, *op.cit.*, p. 373.

²⁶Cf. P. Labrousse, *op. cit.*, p. 1.

²⁷*Tuan*: "maître, chef, propriétaire, patron, personne de haut rang (maître de son destin)". P. Labrousse, *op.cit.*, p. 891.

²⁸*Prabandh tuon pàt' tuon skàt' toer rak prabandh tuon mak tuon tek op tai* (*Tuon*, votre épouse est partie, *Tuon*, vous allez la chercher; quand votre épouse est revenue, *Tuon*, vous dormez les bras croisés"(2 fois). Cf. enregistrement de E. Porée-Maspero (31 décembre 1969), bobine n° 12, conservé aux archives sonores du département d'Ethnomusicologie du Musée de l'Homme (Paris). Le mot *tuon* en cambodgien moderne n'a pas de signification et existe seulement dans des textes de chants de théâtre *yike* ou *like* d'origine malaise et dans des chants de danse de *chaiyam*. Par contre on trouve ce

- *Ikhn (lokhn)* "danses royales ou populaires, théâtre"; ce terme désigne toutes les formes chorégraphiques au Cambodge, au Siam et à Java par celui de *lakhon*²⁹.

Tout ces exemples prouvent que la présence du malais dans la langue khmère courante n'est pas négligeable.

Du vocabulaire malais apparaît également la littérature orale et écrite. Dans la littérature orale, par exemple on trouve des phrases ou des mots malais dans les textes des chants de danse populaire, dite *chaiyaṃ*. Voici un refrain très connu au Cambodge:

"*sām se sūnā lekā cāk' kāpil sām le
sūnā lekā*"

Aucun de ces mots n'existent en cambodgien. D'après Po Dharma, c'est un mélange de malais et de cam; et on les prononce à la cambodgienne. Ils signifient probablement:

"(Nous) tous, volontaires, (nous nous) amusons"(?).

Les contes et légendes malais recueillis à Kampot en 1889 et traduits par A. Leclère, résident de France au Cambodge, montrent une implantation importante de la communauté malaise dans cette province côtière située sur le golfe de Siam.

Voici un conte expliquant l'origine toponymique de Minang Kabau³⁰ intitulé "Le combat du buffle et du bufflon":

"Un roi de Java possédait un grand buffle dont les cornes noires mesuraient une coudée et demie d'envergure. Ce buffle était si fort et paraissait si terrible qu'on n'avait jamais pu trouver dans le royaume un autre buffle qui osât se battre avec lui. Tous ceux qu'on avait amenés s'étaient enfuis à son approche.

Comme le roi désirait faire battre son grand buffle contre un autre buffle, il rassembla son conseil, tous ses dignitaires grands et petits. Alors, il leur déclara qu'il avait l'intention de partir avec son grand buffle et de parcourir les royaumes voisins du sien jusqu'à ce qu'il eût trouvé un buffle qui voulût se mesurer avec le sien, et tout de suite il leur confia le soin de gouverner pendant son absence.

Le conseil terminé, il fit amener son grand buffle, le fit monter dans une jonque et s'embarqua pour le royaume de Siam. Arrivé dans la capitale de ce royaume, il alla rendre visite au roi et lui dit:

mot dans des inscriptions du vieux khmer orthographié *tvan*, "appellatif de grand-mère ou titre honorifique" (K. 257, Xe siècle, *Inscriptions du Cambodge*, IV, 142:9 et K. 235, XIe siècle, *BEFEO*, XLIII, 93: 104). Cf. S. Pou, *op.cit.*, p. 234. *Tuan* en malais signifie "maître, chef, propriétaire, patron, personne de haut rang". P. Labrousse, *op.cit.*, p. 891.

²⁹"Ce terme est-il dérivé du mot javanais *laku* dont le sens marcher peut s'appliquer à l'enfance de toute chorégraphie, lorsqu'elle est encore lenteur et simplicité et dont le sens agir peut s'appliquer également à la forme théâtrale vers laquelle ont finalement évolué les danses cambodgiennes, siamoises, javanaises et aussi birmanes et laotiennes qui leur sont étroitement apparentées?". Thiounn (Samdach Chaufea), *Danses cambodgiennes*, Phnom Penh, Institut bouddhique, 1968, p. 26.

³⁰Les Cambodgiens et les Malais appellent les Malais de cette région: *javā krapī* (litt. "Malais du buffle").

-Avez-vous un buffle, assez hardi, assez brave pour se battre avec mon grand buffle?

-Non, lui répondit le roi de Siam, je n'ai pas un buffle assez grand pour se battre avec votre grand buffle, mais j'ai quelque chose que vous n'avez pas.

-Qu'avez-vous donc?

-J'ai un grand crabe, un très gros crabe, un crabe comme personne n'en a jamais vu.

-Je voudrais bien voir votre crabe, dit le roi de Java, car j'ai le plus grand désir d'en parler quand je rentrerai dans mon royaume et de dire à mes mandarins que j'ai vu à la cour du roi de Siam un crabe extraordinaire.

-Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous le montrer, dit le roi de Siam; il est descendu dans son trou et s'y tient caché tout au fond; mais je puis vous dire que lorsqu'il ouvre une de ses terribles pinces un oiseau est obligé de voler toute une année pour aller d'une extrémité à l'autre.

Le roi de Java fut très surpris d'entendre dire cette chose, mais comme il n'avait pas trouvé au Siam ce qu'il cherchait, un buffle assez hardi pour lutter avec son grand buffle, il prit congé du roi de Siam et partit pour la Chine. Etant arrivé dans ce pays, il se présenta au roi des Chinois et lui dit:

-Avez-vous un buffle aussi grand que le mien, un buffle assez osé pour se battre avec mon grand buffle?

-Je n'ai pas un buffle aussi grand que le vôtre, répondit le roi de Chine, mais j'ai une marmite si grande qu'il faut trente paires de buffles pour la traîner.

Le roi de Java ne trouvant pas en Chine ce qu'il n'avait pas trouvé au Siam, un buffle aussi grand que le sien et assez brave pour engager le combat contre son grand buffle, fit ses adieux au roi de Chine, et partit pour d'autres pays. Il parcourut ainsi tous les royaumes connus sans pouvoir trouver un buffle qui pût lutter avec le sien. Il désespérait déjà de rencontrer ce buffle hardi lorsqu'il aborda, au retour, dans un royaume voisin du sien, à Tacon-Bâpis, qui était alors gouverné par les Malabars.

-Avez-vous, dit le roi de Java au roi des Malabars, un buffle aussi grand que le mien, un buffle assez hardi pour combattre avec mon grand et terrible buffle?

-Non, dit le roi des Malabars en regardant le grand et terrible buffle du roi de Java, je n'ai pas un buffle aussi grand que votre terrible buffle, mais j'ai un petit bufflon âgé de trois mois qui est très hardi, très brave et qui ne craindra pas de combattre votre buffle.

-Vraiment?

-Oui, dit le roi des Malabars, il combattra votre grand buffle, mon petit bufflon, mais comme il n'a pas encore poussé ses cornes, il faut que vous me permettiez de lui en attacher sur la tête, sans cela, vous comprenez bien, ajouta le roi, la lutte serait impossible.

-Vous avez raison, dit le roi de Java. Il faut mettre à votre petit bufflon des cornes afin qu'il puisse se battre bravement avec mon grand buffle.

Le roi des Malabars demanda sept jours pour fabriquer ces cornes et préparer les liens solides qui devaient les fixer sur la tête du petit bufflon, et le roi de Java les accorda.

Alors, le roi des Malabars rassembla son conseil, ses dignitaires petits et grands et leur demanda ce qu'il y avait à faire pour que son petit bufflon battit le grand buffle du roi de Java. Les dignitaires, après avoir longuement réfléchi, décidèrent en secret ce qu'il y avait à faire, puis le conseil fut terminé.

Le roi des Malabars était très heureux. Il fit faire des cornes très pointues à son petit bufflon qui avait trois mois, et on les lui attacha sur la tête avec des lanières de cuir très solides qui enserraient la tête depuis le cou jusqu'au nez. Puis il fit éloigner de sa mère le

petit bufflon, afin qu'il ne pût la téter au cours des trois derniers jours, et le renferma dans un enclos éloigné, afin qu'il ne pût pas même entrevoir les grands buffles.

Le septième jour était le jour convenu pour le combat. Le roi de Java amena son grand buffle sur le champ du combat et le roi des Malabars fit amener son petit bufflon:

-Que me donnerez-vous, dit le roi de Java au roi des Malabars, si mon grand buffle bat votre petit bufflon?

-Si votre grand buffle bat mon petit bufflon, répondit le roi de Tacon-Bâpis, je vous donnerai la moitié de mon royaume. Mais si mon petit bufflon bat votre grand et terrible buffle, que me donnerez-vous?

-Si mon grand buffle est vaincu par votre petit bufflon, dit le roi de Java, je ne vous donnerai rien, mais je m'engage à m'habiller avec des vêtements de femme et à ne plus jamais les quitter.

-J'accepte, dit le roi des Malabars.

Et le grand et terrible buffle fut mis en présence du petit bufflon, puis on les lâcha tous les deux.

Aussitôt que le petit bufflon vit le grand buffle, il marcha vers lui, et comme il avait faim et qu'il le prenait pour une femelle, il passa sa tête sous son ventre, afin de saisir les mamelles qu'il croyait y trouver. Ne les trouvant pas, comme pour les faire sortir et comme font les bufflons et les veaux, il se prit à donner des coups de tête si vigoureux dans le ventre du grand buffle qu'il l'éventra avec les petites cornes très aiguës que le roi lui avait fait attacher sur le front.

C'est ainsi que le petit bufflon du roi des Malabars battit le grand et terrible buffle du roi de Java.

C'est depuis cette victoire que les rois de Java s'habillent comme les femmes et ne portent plus des vêtements d'hommes.

C'est ainsi depuis cette victoire du petit bufflon que les Malabars ont donné à Tacon-Bâpis le nom de Manang-Cabao, c'est-à-dire royaume du Buffle vaincu".³¹

Un autre conte malais qui expliquant l'implantation de cette population dans une province située sur le golfe de Siam est intitulé: l'"Arrivée des Malais à Kompot". En voici la teneur:

"Il y avait, dans l'île de Sumatra, un raja très riche et très puissant qui avait trois fils, mais comme il voulait encore augmenter sa fortune et sa puissance, il remit 1.000 taëls d'or et une jonque à chacun de ses deux premiers fils, et il les envoya faire du commerce avec des peuples voisins. A Toc-Tao, son troisième fils, qui n'était pas marié, il remit aussi 1.000 taëls d'or et une jonque, mais il l'envoya, par le monde, chercher une femme qui fût telle que le hora (l'astrologue) du palais avait dit qu'elle devait être. Cette femme devait être belle et vertueuse, rire sans montrer ses dents et avoir une tache rouge au creux de chaque main.

Toc-Tao partit et visita successivement, mais en vain, tous les pays soumis aux Malais, aux Annamites et aux Chinois. Quand il arriva au Cambodge, dans la province de Kompong-Som³², il était désespéré et ne savait plus vers quelle côte diriger sa jonque, lorsqu'un jour, étant chez un riche Chinois, il vit arriver un Cambodgien et une jeune fille très belle. Ce Cambodgien devait au Chinois une assez grosse somme, 30 pièces d'argent

³¹A. Leclère, *Cambodge. Contes et légendes*, recueillis et publiés par..., Paris, Bouillon, 1895, p. 295-300. Le thème du combat des animaux se retrouve dans les contes et légendes cambodgiens: cf. Khing Hoc Dy, "La légende de Brah Go Brah Kaev", *Cahiers de l'Asie du Sud-Est*, n° 29-30, Publications Langues'O, 1991, p. 169-191.

³²Actuellement Sihanouk-ville.

valant chacune 10 ligatures, et, comme il ne pouvait payer cette somme à l'échéance convenue, il venait engager sa fille et demander un nouveau délai. Le Chinois accorda le délai, mit la fille au nombre de ses esclaves et le père partit pour rejoindre sa femme et ses autres enfants.

Toc-Tao, très triste, ayant considéré la jeune et belle fille, se sentait attirer vers elle par l'amour qui s'allumait en son cœur. Alors il la regarda plusieurs jours de suite, ne pouvant pas retirer les yeux de sur elle, sans pouvoir s'éloigner de la maison du Chinois, son maître. Il reconnut alors que non seulement la jeune esclave était belle, mais qu'elle était vertueuse, qu'elle ne riait jamais aux éclats et qu'elle souriait sans montrer ses dents.

-Montrez-moi vos mains, lui dit-il un jour,

-Voilà, dit la jeune fille en souriant.

Au creux de chaque main, il y avait une toute petite tache rouge. Le fils du raja de Sumatra sentit son cœur battre très fort dans sa poitrine, mais, ayant salué l'esclave cambodgienne avec un grand trouble, il se retira sans rien lui dire.

-Voilà, pensait-il, en s'éloignant de la maison du Chinois, la femme que je cherche et qui doit, conformément aux prescriptions du hora de mon père, devenir mon épouse.

Ayant beaucoup songé à la belle esclave toute la nuit, sans pouvoir fermer les yeux un seul instant, Toc-Tao revint chez le riche Chinois le lendemain et lui offrit de lui acheter la jeune fille.

-Je ne puis pas vous la vendre sans le consentement de son père, qui l'a mise en gage chez moi. Allez le voir, il demeure au village de Trapéang-Thom-Tao. S'il consent, je vous vendrai la fille.

Cependant, comme on était à la fête des *Don-ta* (ou *Chas-tum*, ancêtres), la belle esclave avait obtenu un congé de son maître et était partie de très bon matin pour le village de Trapéang-Thom-Tao. Le jeune homme résolut de la rejoindre chez son père et de demander de suite à celui-ci la main de sa fille. Le Chinois lui prêta une voiture et des boeufs, et il partit immédiatement.

Les parents de la belle esclave le reçurent avec une grande politesse et, connaissant son histoire, la déclaration de l'houra et la cause de son voyage, lui accordèrent la main de leur fille. Celle-ci remercia humblement ses parents et donna son consentement. Alors Toc-Tao, devenu très heureux, retourna chez le Chinois, lui rendit sa voiture et ses boeufs coureurs et lui remboursa le prix de l'esclave.

Il emmena la jeune fille dans sa jonque et l'épousa à la mode malaise.

Comme il avait promis aux parents de sa belle épouse de ne pas quitter le Cambodge, il bâtit une maison au village de Pi-Péhette et s'y établit commerçant.

Ayant appris, l'année suivante, qu'un Malais de son pays habitait le village de Chrouy (du cap, de la pointe) dans la terre de Tréang, il s'embarqua sur sa jonque de mer, visita son compatriote et aborda à Kompot.

Le pays lui parut beau, notablement plus joli et plus riche que la province de Kompong-Som, et il résolut de s'y établir. Il alla trouver l'ocnha [*oknha*] Vongsa-Sa-Tron, et ce dignitaire lui donna le terrain qu'il demandait, en face du village de Kompon-Krang, sur la rive droite de la grande rivière de Kompot. Il demeura là encore deux ans.

Trey-Ca [*kâh*] (île du poisson) était alors toute couverte de brousse; il forma le projet de la défricher et de s'y installer définitivement. Il alla de nouveau trouver l'ocnha Vongsa-Sa-Tron, mais cette fois-ci le dignitaire repoussa la demande que Toc-Tao lui faisait.

-Je n'ose pas, lui dit-il, vous concéder un aussi vaste territoire (environ 15 kilomètres carrés), mais je dois prochainement aller boire l'eau de serment au palais du roi, je vous promets d'en parler au roi et de faire tout ce que je pourrai pour que cette île vous soit accordée en concession.

Toc-Tao savait ce que le dignitaire voulait dire en parlant ainsi. Il lui fit présent d'une jolie boîte à bétel en argent ciselé, et le mandarin lui accorda l'autorisation de s'établir dans l'île et de la défricher.

Toc-Tao partit alors pour Sumatra pour revoir son vieux père, saluer sa mère et leur raconter ses aventures, son mariage avec la belle esclave et la résolution qu'il avait prise de s'établir à Trey-Ca de Kompot.

Il acheta vingt-quatre fusils très beaux, les fit renfermer dans une caisse avec quatre belles pièces d'étoffe blanche, et repartit pour le Cambodge. De retour à Kompot, il fit charger cette caisse sur une voiture et l'envoya au roi du Cambodge. Celui-ci fut si content du cadeau qu'il déchargea Toc-Tao de tout impôt et déclara que personne ne pourrait jamais le troubler dans sa propriété.

C'est depuis cette époque qu'il y a des Malais à Kompot, et que Trey-Ca est habité par eux. Ce sont les Malais qui ont défriché cette île, il y a environ 500 ans".³³

Selon la tradition orale, les Malais sont très forts en magie noire. Les Cambodgiens leur demandent souvent de fabriquer des philtres d'amour, *sne(h)*, parce qu'ils sont très réputés pour cette connaissance magique.³⁴ La pratique de cette magie noire par les Malais est mentionnée également dans les *chroniques royales* : "Ensuite, Nāñ Mah réunit ses amis, ses parents, ainsi que les vieux Chams et Malais. Lorsqu'ils furent au complet, elle se mit à faire des offrandes aux mânes selon la tradition des Chams et des Malais. Alors, le Duon Cer, qui était chef religieux et qui possédait un kriss antique, l'apporta pour l'offrir au roi. Il lui demanda en même temps l'autorisation de lui verser de l'eau des formules (magiques). Le roi accepta. Le Duon Cer récita les formules magiques de l'amour de la figure pour les introduire dans l'eau afin d'attendrir l'auguste cœur, le faisant ainsi encore plus amoureux de Nāñ Hvah"³⁵.

En ce qui concerne la littérature écrite, le roman *Ināv* (Inao)³⁶ est populaire au Cambodge dès la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe. Il est entré dans le pays khmer par la Thaïlande³⁷ notamment sous le règne de Rama II (1809-1824)³⁸ parce que "la

³³A. Leclère, *op. cit.*, p. 301-305.

³⁴Les Malais jouèrent un rôle important dans l'histoire du Cambodge. Cf Mak Phoeun, "La communauté malaise musulmane au Cambodge (de la fin du XVIe siècle jusqu'au roi musulman Râmâdhipatî Ier)", *Le monde indochinois et la péninsule malaise*, Deuxième congrès international sur la civilisation malaise, Kuala Lumpur, 1990, p. 47-68 et P-L Lamant, "Les Malais du Cambodge face à l'instauration du Protectorat français", *ibid.*, p. 69-80.

³⁵Mak Phoeun (1981), *op. cit.*, p. 189.

³⁶Fragment de manuscrits, Bibliothèque Nationale de Paris, cotes: Cambodgien 8 - Indochinois 86 G, 1 liasse, en vers; Fragments de manuscrits, EFEO, n° 146, 2 fasc., en vers (incomplet), n° 322, fasc. isolé. Sâ Manavi, *Ināv*, en prose mélangé partiellement avec quelques morceaux de poèmes, Phnom Penh, 1957, 7 vol., 750 p.

³⁷"The Cambodian version, summarised and studied by Dr Poerbatjaraka in his scholarly *Pandjiverhalen onderling vergeleken* (Bandoeng 1940), is none other than this version of Rama II, which is also popular in Cambodia. I had the opportunity of being present, by command of the late King Sisowath of Cambodia, at one of its performances on the terrace-pavilion of the Royal Palace in Phnompenh in 1926, at which the words were sung in the original Siamese of Rama II interspersed however with dialogues in Cambodian which, I was told, were explanatory of the plot and often supplying as in Siam a farcical element to entertain spectators and to give the dancers some rest from their strenuous

littérature ne semble guère avoir reçu d'influences venues du monde malais avant la fin de la période d'Ayuthaya, à la fin du XVIII^e siècle³⁹. Inao, est d'origine javanaise: le nom même d'Inao venant du nom javanais "Hino". On considère généralement que cette légende serait inspirée de faits historiques ayant eu pour cadre le royaume de Kadiri sur lequel régnait, au XII^e siècle, le roi Kameçvara. C'est en tout cas ce qu'affirme George Coedès lorsqu'il écrit, dans son ouvrage sur les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie: "L'épouse de Kameçvara était une princesse de Jangala et c'est peut-être ce couple royal qui servit de base historique aux récits du cycle de Raden Panji dont la popularité sous le nom d'Inao (jav. Hino) s'est répandue jusqu'en pays t'ai et au Cambodge"⁴⁰. La version khmère est au départ en vers, destinée aux théâtres classiques et populaires. Ce roman a été recomposé en prose avec çà et là quelques poèmes et publié en 1957⁴¹. En conclusion de cette version, l'auteur précise:

*"Ināv rīoeñ neḥ mān dāk' dañ
camlañ pī kruñ ayudhyā
mcās' ksatrī nibandh jā kābyā
oy rāstr prajā āñ kamsānt/
ge pān taen loen jā kamnāby
bāky kāby biroḥ ban' pramān
secktī vaeñ nās' tām khñuḥ smān
pramān prāmbān' daḥbar plāy
khñuḥ pampruoñ ruoñ ruom likhit
jūn mitr anak ān phañ dāmñ lāy
min pān bistār kar dūlāy
grān' tae truos trāy yak secktī/
bāky kāby khñuḥ pād an' maen daen
broḥ khñuḥ min maen jā kavī
mān tak' mān chgañ gañ saḥṭī
sūm mitr pranī khñuḥ phañ oey /"⁴²*

"Ce roman Ināv (Inao) a un rapport
avec la version de la capitale d'Ayudhya
qui a été rédigée en vers par (une ou deux) princesse(s)⁴³

performances". Prince Dhani Nivat, "Siamese Version of the Panji Romance", in J. Ph. Vogel, *India Antiqua, A volume of Oriental Studies*, Leyden, E.J. Brill, 1947, p. 96-97.

³⁸Lorsque le roi composa Inao, il le soumit à Chao Fa Krom Luang Phithakmontri, expert en théâtre, pour qu'il voit si les gestes de danse pour accompagner les vers se combinaient bien. On dit que Phithakmontri se servait d'un grand miroir et concevait les attitudes de danse en s'y regardant, ayant pour conseillers deux maîtres réputés, Nay Thongu et Nay Rung, qui l'aidaient à corriger et à améliorer les attitudes. Quand il les possédait parfaitement, il allait les soumettre au roi pour qu'il fasse des corrections jusqu'à ce que le texte et les gestes s'associent bien et que le roi soit satisfait. Voici pourquoi, c'est un modèle de théâtre dansé". J. de Fels, *Promotion de la littérature en Thaïlande*, Paris, INALCO, 1993, p. 186.

³⁹G. Delouche, "L'influence de la littérature malaise sur la littérature thai: Inao", *Le monde indochinois et la péninsule malaise*, Deuxième congrès international sur la civilisation malaise, Kuala Lumpur, 1990, p. 81.

⁴⁰G. Coedès, *Les états hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, op.cit., p. 283-284.

⁴¹Cf. Sâ Manavi, op. cit., 7 vol. En ce qui concerne la version thaï, il faut voir G. Delouche, op.cit., p. 80-100 et J. de Fels, op. cit., p. 184-192.

⁴²Sâ Manavi, op.cit., vol. 7, p. 749-750.

⁴³Deux des filles du Roi Boromakot, les Princesses Kunthon et Mongkut, entendirent maintes fois racontée par leur gouvernante malaise, Yawo, l'histoire d'Inao. Passionnées par ce récit, chacune d'elles l'adapta pour le théâtre en Klon, y

afin que le peuple pût lire pour se divertir.
On l'a composé en poème.
Les mots rimés sont très mélodieux.
Je pense que cette histoire est extrêmement longue
d'environ cinq mille pages.
Je la raccourcis
pour vous l'offrir, amis et lecteurs.
Elle n'est ni très développée, ni étendue.
Je n'en tire que l'essentiel.
Pour ce qui est de la versification, je suis très médiocre,
parce que je ne suis pas poète.
S'il y a des maladresses concernant des rimes et des mots,
je vous demanderai, chers amis, de m'en excuser".

Voici le résumé d'une version khmère en prose *Ināv/Inao* composée dans la première moitié du XXe siècle:

"Quatre frères appartenant à une dynastie d'origine divine, respectivement rois de Kurepan, de Daha, de Kalang et de Singhatsari, se marièrent avec quatre soeurs, fille de Ratou de Manya. La cinquième soeur épousa le prince Mankan, qui, à la mort de son beau-père, lui succéda sur le trône de Manya. Le roi Kurepan, qui aura plus tard une fille Viyada, avait déjà un fils, Inao, expert dans tous les arts martiaux et le maniement du kriss et de l'épée. Le roi de Daha avait aussi une fille de toute beauté nommée Busba et un fils, Siyatra. Ces deux monarques décidèrent du mariage d'Inao et Busba dès leur plus jeune âge. Mankan, roi de Manya, avait une fille nommée Chintara.

A la crémation de la reine-mère de Manya, Inao s'y rendit et y rencontra sa cousine Chintara dont il tomba amoureux. Sachant le penchant amoureux de son fils, le souverain Kurepan demanda à son frère, le roi Daha de presser le mariage d'Inao et de Busba. Alors qu'on préparait les fêtes de leur mariage, Inao prit prétexte d'une chasse dans la forêt pour s'enfuir en compagnie de son fidèle suivant. Il se déguisa et prit le nom de Panji. Au cours de ses errances, il livra combat à plusieurs ennemis, mais il sortit toujours vainqueur. A la fin de l'histoire, Inao se maria avec Busba comme épouse principale et Chintara comme deuxième épouse et il monta sur le trône à la place de son père ⁴⁴

Pour conclure, il est indéniable que les Cam, Khmers, Malais et certaines populations de la Péninsule indochinoise, au-delà des grandes catégorisations de l'analyse scientifique entre famille linguistique austronésienne et famille linguistique austro-asiatique, s'échangent des éléments de leur vocabulaire en corollaire des relations

incluant de nombreuses coutumes thaï. La Princesse Kunthon écrivit Inao Yai, la Princesse Mongkut Inao Lek. Si ces deux pièces furent représentées sous le règne du Roi Boromakot, les manuscrits disparurent, tout au moins en partie, lors de la destruction d'Ayatthaya. Désireux de voir reconstitué le patrimoine littéraire, Rama Ier recomposa les deux versions d'Inao à partir de fragments de manuscrits retrouvés et de ce qui avait pu être retenu de mémoire." J. de Fels, *op. cit.*, p. 187 et cf. P. Schweisguth, *Etude sur la littérature siamoise*, Paris, A. Maisonneuve, 1951, p. 157-159 et Prince Dhani Nivat, *op.cit.*, p. 95-101.

⁴⁴Cf. G. Delouche, *op. cit.*, 90-93, J. de Fels, *op. cit.*, p. 188-191 et P. Schweisguth, *op. cit.*, p. 158-159.

historiques et des échanges socio-économiques. D'autant plus que du fait de l'indianisation, ils ont un fonds linguistique⁴⁵ et littéraire en commun.

Pour autant, en mettant ainsi plus précisément en relief les éléments malais dans la langue khmère, il nous paraît important en retour de collecter de manière systématique la tradition orale de la communauté malaise au Cambodge et dans la Péninsule indochinoise afin de conserver ce patrimoine culturel face au progrès grandissant du domaine audiovisuel⁴⁶ et à la pression croissante des langues dites "nationales".

⁴⁵En malais *kepala* signifie "tête" et en cambodgien *kpâl* désigne également "tête". Ces deux termes sont empruntés au sanskrit *kapàla* qui veut dire aussi "crâne, tête".

⁴⁶A propos des problèmes de la littérature orale, G. Condominas a noté: "Il arrive même qu'à l'échelle de l'Etat on tienne la recherche et l'enregistrement de la littérature orale pour une tâche urgente et nécessaire: celle d'empêcher la disparition d'un bien commun, à la fois précieux et fragile. Car la littérature orale est réellement considérée comme appartenant au patrimoine national au même titre que la littérature écrite ou des arts plastiques... On voit par cet exemple qu'il s'agit non seulement de sauvegarder le plus possible une partie importante, mais fragile, du patrimoine national, la littérature orale, mais aussi de la faire connaître à l'ensemble de la collectivité." G. Condominas, "Littérature orale: Introduction", *ASEMI*, V (4), 1974, p. 16.